

BULLETIN SALESIEEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII).

SIÈGE: Nice, Place d'Armes, 1 - Marseille, Rue des Romains, 9 & Lille, 238 R. Notre-Dame

SOMMAIRE — Remerciements de dom Bosco à ses Coopérateurs. — La mission de la Patagonie et le nouvel évêque. — L'Église catholique et la Charité. — Les Protestants et le Choléra. — L'Orphelinat St.-Gabriel à Lille. — Nécrologie. — Lettre Argentine. — Une visite à D. Bosco. — S. François de Sales et la douceur. — La Patagonie.

REMERCIEMENTS DE DOM BOSCO

A SES COOPÉRATEURS.

Dom Bosco remercie du plus profond du cœur nos bien-aimés Coopérateurs pour les prières, publiques et privées, que, dans leur charité, ils ont bien voulu adresser et faire adresser à Dieu pour sa guérison.

Ces prières ont été exaucées. Grâce à elles, il a pu reprendre une partie de ses anciennes occupations. Comme témoignage de sa reconnaissance, il a le vingt et un novembre dernier, fête de la Présentation de la Très-Sainte Vierge Marie célébré la sainte Messe pour tous ceux qui ont bien voulu le secourir par leurs prières.

Avec tous ses enfants, il ne cesse de prier le Seigneur de bénir tous ses Coopérateurs, de les combler de toutes sortes de prospérités et, dans nos temps si difficiles et si éprouvés, de tenir bien loin d'eux et de leurs familles toute espèce de disgrâces.

LA MISSION DE LA PATAGONIE

ET LE NOUVEL ÉVÊQUE

MONSIEUR JEAN CAGLIERO.

La sacrée Congrégation de la Propagande a, dès le mois de novembre de l'année dernière, fondé un pro-vicariat apostolique de la Patagonie septentrionale et centrale et une préfecture apostolique pour la Patagonie méridionale et les Terres de Feu.

Le St. Père, en son consistoire du 20 novembre 1883, a approuvé les déterminations de la Congrégation de la Propagande et confié les nouvelles provinces à la pieuse Société Salésienne.

En même temps Sa Sainteté daignait élire comme Vicaire apostolique Monsieur l'abbé Jean Cagliero, docteur en théologie, et comme Préfet apostolique Monsieur l'abbé Joseph Fagnano, l'un de nos missionnaires les plus distingués.

Nous devons maintenant publier un nouveau trait de la bienveillance Pontifi-

eale, accordé par Léon XIII à notre vénéré Supérieur Dom Bosco et à la pieuse Société qu'il dirige. En son consistoire du 13 novembre dernier, Sa Sainteté a conféré la dignité épiscopale à l'éminent théologien Jean Cagliero, l'un des premiers missionnaires explorateurs des sauvages régions de la Patagonie.

Le nouvel évêque ne tardera pas à être sacré et, presque aussitôt il repartira pour sa mission bien aimée. Il sera accompagné par une vaillante élite de missionnaires salésiens, heureux d'aller, sous sa direction rejoindre leurs confrères et partager avec eux les glorieuses, mais bien dures fatigues de l'apostolat.

Dès que le jour du départ aura pu être fixé, nous aurons soin d'en informer nos Coopérateurs.

La charité avec laquelle les Coopérateurs Salésiens pourvoient aux besoins de nos missions, leur sera rendue au centuple par ce Dieu de miséricorde, qui s'est fait homme et a voulu mourir pour sauver les âmes de la perte éternelle, à laquelle elles couraient.

Le nouvel évêque Monseigneur Jean Cagliero est né, comme Dom Bosco lui-même, dans cette heureuse petite ville de Château-neuf d'Asti, qui a vu naître aussi Dom Joseph Cafasso le regretté patriarche du clergé piémontais et Monseigneur Jean Baptiste Bertagna, coadjuteur actuel de l'éminentissime Cardinal Archevêque de Turin.

Monseigneur Cagliero est un des premiers enfants de notre Oratoire. Il était déjà grand, lorsque Dom Bosco jeta les premiers fondements de la pieuse Société Salésienne; il s'empessa de se donner à notre bien-aimé Supérieur, comme le plus dévoué des fils; il n'a depuis lors cessé d'être l'un de ses meilleurs auxiliaires et maintenant, il fait sa consolation.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

et la Charité.

Admirable est le spectacle qu'a toujours donné et que donne encore au monde entier l'église catholique, par le zèle ardent, le désintéressement et la magnanime charité de ses prêtres et de ses religieux et religieuses. Cette charité vient récemment de resplendir dans les plus beaux et les plus nombreux exemples, lorsqu'il s'est agi d'assister les malheureux atteints du choléra. Marseille, Toulon, Spezia, Naples, Gênes et bien d'autres villes affligées par le fléau, ont appris par expérience quelle est la puissance de l'esprit bienfaisant de l'Eglise catholique pour enflammer les cœurs de ses ministres et de ses Vierges saintes et les porter aux œuvres les plus héroïques.

Dieu est charité; ce sceau divin, imprimé sur le front du clergé catholique, montre en quel camp se trouve la véritable église; dans celui qui se distingue le plus par la charité.

Il n'est pour ainsi dire pas de pays où le choléra ait fait sa sinistre apparition, que l'on n'y ait vu tout aussitôt s'élever aux plus sublimes efforts, le dévouement infatigable du prêtre et de la sœur de charité, pour porter aux populations frappées tous les secours de l'ordre matériel et moral. Tous, même les moins favorables au catholicisme et au clergé rappellent avec les accents de la plus vive reconnaissance et les lettres pastorales que les évêques se sont empressés de publier, et les généreuses aumônes qu'ils ont distribuées. Tous louent le charitable élan des ordres religieux pour s'offrir à rendre aux malheureuses victimes du fléau tous les services possibles. Chacun exalte le chiffre considérable des souscriptions recueillies grâce, le plus souvent, au zèle actif de messieurs les curés. On ne se lasse pas d'admirer l'aide, aussi bienfaisante que continuelle, que les ministres de l'Eglise n'ont cessé et ne cessent encore de donner avec une générosité inépuisable partout où le besoin s'en présente. Voici un fait entre mille, le curé d'une des paroisses ouvrières les plus populeuses de Marseille était appelé auprès d'une personne subitement frappée par le choléra. Arrivé chez le malade, il voit auprès de lui un flacon renfermant la potion ordonnée par le médecin; le flacon était intact. Le bon prêtre demanda au malade pourquoi il n'a pas encore pris le remède: — Je m'en garderais bien, répond celui-ci, j'ai des enfants et je ne veux



pas m'en aller si tôt. — Pour comprendre cette réponse, il faut savoir que le petit peuple, en temps d'épidémie, s'imagine que les médecins, pour se débarrasser plus vite des malades et diminuer les dangers de la contagion, leur administrent un breuvage empoisonné. Le curé, dont nous parlons, connaissait ce préjugé populaire; il s'empressa donc de rassurer le malade; puis, comme un dernier argument tout à fait sans réplique, il conclut en disant: Je vais prendre devant vous la moitié de votre potion, vous prendrez le surplus; si la potion devait vous faire du mal, elle m'en ferait aussi à moi. Le malade, rassuré par l'exemple du généreux ecclésiastique, prend après lui le reste de la potion et, quelques jours après, il était hors de danger. — Dieu avait béni le remède, sans doute à raison du dévouement de son ministre.

De pareils faits se sont reproduits bien des fois et dans bien des villes, car la charité catholique est partout la même; on le verra par les citations qui vont suivre.

Notre intention n'est pas de faire une petite chronique édifiante du choléra; nous ne voulons pas répéter ici les faits que tout le monde connaît; notre but est de faire remarquer à nos Coopérateurs combien cet admirable spectacle a frappé tous les esprits, même les plus hostiles; au point d'arracher des applaudissements à cette presse même, qui a le malheur d'être l'ennemie déclarée de l'Eglise catholique.

Il est bon pour nous de prendre note de ces applaudissements dans les colonnes de notre *Bulletin*; car rien ne saurait mieux prouver avec quelle évidence la charité catholique a dû éclater, pour faire naître sous ces plumes, habituées envers nous à un tout autre langage, les hymnes de l'enthousiasme et de l'admiration.

C'est surtout en Italie que le choléra a exercé les plus terribles ravages; c'est aussi l'Italie qui, plus que toute autre nation, se signale d'ordinaire par les attaques les plus furieuses et les plus acerbes de son journalisme contre notre sainte religion; c'est donc aux organes principaux de ce journalisme même que nous emprunterons nos citations.

Le clergé en général.

Le *Courrier du Soir* « *Corriere della Sera* » de Milan, s'écrie :

« Honneur au clergé!

» C'est un devoir d'impartialité de le constater; au milieu du désordre produit par des dis-

positions arbitraires et illégales d'autorités qui paraissent avoir presque perdu le bon sens; au milieu de ce conflit d'ordres et d'injonctions *cervellotiques* (sic) donnés au hasard, aussi inefficaces pour la sauvegarde de la santé publique, que ruineux pour les intérêts des citoyens, il est cependant des autorités, qui, avec calme, avec discernement, dans une sérénité tranquille et perspicace, ont fait entendre leurs paroles à leurs subordonnés et ont bien mérité du gouvernement et du pays, auxquels la folle terreur et le découragement irraisonnable semblent avoir pris les mains.

» Ces autorités, il faut le dire pour l'honneur de la vérité, ce sont les autorités ecclésiastiques; ce sont les évêques et archevêques qui, dans leurs lettres pastorales, ont fort à propos donné des instructions aux curés, aux desservants, au clergé en général, leur enjoignant de recommander la propreté, l'hygiène, la promptitude à appeler les médecins dans les cas d'indispositions suspectes et la confiance dans les médecins appelés.

» Les évêques et les autres autorités religieuses ont recommandé à leurs dépendants de s'employer à soulager la population, en aidant l'œuvre des autorités, bannissant les défiances et les préjugés de l'ignorance, et détruisant les tristes suggestions des alarmistes.

» Il ne s'est pas trouvé, que nous sachions, des curés ou autres subordonnés qui, à ces injonctions de l'autorité supérieure, aient répondu... de la manière dont les Senises et autres de même farine ont indirectement répondu à la première circulaire Morano. — Nullement. — D'après ce que l'on nous annonce de toutes parts « les hommes à la tonsure » pour nous servir d'une phrase du *Fanfulla*, n'ont pas perdu la tête; ils se sont employés avec zèle à secourir les populations, frappées par la maladie, étourdies par la peur, désolées par l'abandon, par la prudente retraite de tant de personnes, qui avaient le devoir le plus sacré de rester à leur poste à l'heure de l'épreuve, ne fût-ce qu'avec une partie de ce zèle si louable qui ne les aurait jamais laissé manquer d'assister à cent banquets et à cent inaugurations.

» Du haut de la chaire, comme du pied de l'autel, à l'église comme au lit des malades, la parole des prêtres et des curés a conseillé la confiance dans les médecins; elle a providentiellement fait connaître les malades et défié la colère des foules, exaspérées par la crainte que leur inspiraient les faiseurs de frictions et les empoisonneurs — les médecins!... Que dire de plus? Plusieurs ecclésiastiques ont dû tranquilliser les malades et leur donner confiance aux médicaments en en buvant eux-mêmes une portion, parce que les malades se refusaient obstinément à prendre ces médicaments qu'ils croyaient destinés à leur donner, au lieu de la guérison, la mort la plus rapide.

» Et, ne craignons pas de le dire, si bien des autorités, préfets, maires, assesseurs et autres fonctionnaires semblables — s'étaient montrés à la hauteur de leur tâche; si, au lieu de visites plus ou moins authentiques, ils étaient allés réellement dans les lieux infectés par la contagion; s'ils a-

vaient su procéder avec le calme dont « les hommes à la tonsure » ont fait preuve, bien des malheurs auraient été épargnés. »

Le prêtre.

Le *Capitaine Fracasse* « Capitan Fracassa » après avoir fait allusion à l'anarchie qui régnait alors dans une grande partie de l'Italie, poursuit avec la colère d'un ennemi, qui ne peut s'empêcher de voir le triomphe de la religion dans le triomphe de la charité et à l'esprit et le cœur troublés par les passions politiques :

« En face de ces gouvernements qui ne savent plus se faire obéir, s'élève en ces temps d'épreuve une grande, austère et terrible (sic) figure : le prêtre.

« Voyez-le : il entre intrépidement dans la partie suprême, et, comme enjeu, il y jette sa vie.

« Qu'importe la mort à ces hommes qui travaillent pour l'avenir et ont pour garantie de cet avenir un passé de dix-neuf siècles !

« A la mollesse, aux frayeurs timides, ils opposent une action disciplinée, intelligente, infatigable. Ils ne peuvent étendre des cordons et organiser des quarantaines parce qu'ils n'ont pas le pouvoir civil ; mais il accourent aux lits des malades, ils les secourent et les réconfortent ; ils montrent du doigt le ciel aux mourants.

« Pendant ce temps-là les maires, les sous-préfets, décampent ; et, à la circulaire Morana, interdisant les quarantaines communales, certaine municipalité répond en plaçant des carabiniers pour garder ses confins...

« Le prêtre reprend son ancienne position dominatrice ; non par des coups d'état, ni par des lois ou des décrets ; il occupe tranquillement des offices que l'inertie du gouvernement a laissés sans personne pour les remplir.

« Où en arrivera-t-on de cette manière ?

« Où ? on le prévoit déjà...

« Voici : le cultivateur infirme, moribond râle sur sa couche grossière, également torturé par la maladie et par la faim.

« Deux hommes entrent dans sa chaumière : L'un, l'agent du fisc, vient l'avertir que, demain, ce misérable abri sera vendu aux enchères parce que trois-francs d'impôt n'ont pas été payés.....

« L'autre homme, est un prêtre. Il apporte des paroles de consolation, des promesses divines : il apporte aussi quelques secours qu'il a réussi à arracher aux riches de l'endroit. — S'il ne peut faire plus, il laisse du moins au malade quelque *bon* pour les fourneaux économiques institués par le cercle clérical. Le malheureux pourra manger un peu de viande, il pourra prendre un peu de bouillon.

« Et vous prétendriez que ce cultivateur aimât l'agent du fisc et qu'il maudît le prêtre ? — Détrompez-vous : le Christ l'a dit, le Samaritain lui-même devient un frère, lorsqu'il nourrit l'affamé, lorsqu'il panse les plaies du blessé.

« Si le cultivateur croit désormais plus volontiers à la parole du prêtre, qu'il ne voudra croire à la votre, toute la faute en est à vous ; à vous qui l'avez dépouillé et abandonné, tandis que le prêtre lui rappelait, si non autre chose, quelque chose du moins qui rend égaux les riches et les pauvres ; la mort, et après la mort... qui sait ? »

Nous répondons, nous, pour le journal sceptique et, au doute embarrassé qu'exprime son interrogation, nous substituons l'affirmation catholique de dix-neuf siècles, disons mieux, de près de six mille ans : après la mort, l'enfer pour les méchants et le paradis pour quiconque a le bonheur de mourir dans la grâce de Dieu.

La Sœur de charité.

Le *Fanfulla*, journal habitué lui aussi au sarcasme et à la dérision lorsqu'il s'agit des choses religieuses, laisse pourtant échapper à sa plume les magnifiques éloges que l'on va lire :

« Dans un convoi dirigé sur Naples, on voyait, il y a deux jours, briller aux rayons du soleil de blanches cornettes rappelant par leur forme quelque chose d'aïlé, c'était une petite troupe de sœurs de charité.

« Elles venaient d'Assises, la patrie du pauvre sublime ; elles avaient demandé comme une grâce, et avaient de suite obtenu, de courir là où la mort moissonnait et moissonne encore tant de victimes humaines.

« Comme la maladie, qui nous donne si fort à penser, la charité est contagieuse ; et l'exemple des sœurs d'Assises, sera suivi, il a déjà été suivi par d'autres.

« Toute la milice se réveille : les prêtres laissent pour un moment l'autel, et ils font du lit des cholériques l'autel et le calvaire de la sainte mission. L'archevêque mitré de Naples dépose le pourpre ; et, si dans des maux d'une telle gravité, l'on jugeait opportun de lui confier la direction suprême des douloureux hospices, où une si grande partie du pauvre peuple gémit dans les déchirements de la souffrance et meurt au milieu des tortures, peut-être l'immortel historien de la peste lombarde ne dédaignerait-il pas d'écrire de nouveau pour lui ces paroles :

« Il animait et réglait toutes choses, apaisait les tumultes, faisait droit aux plaintes, menaçait, punissait, reprenait, réconfortait ; il esuyait les larmes et en répandait lui-même. »

« Le cardinal Sanfelice, archevêque de Naples, mérite déjà un poste d'honneur auprès de Frédéric Borromeo.

« La bataille, comme le feu, purifie. Dans cet embrasement soudain de charité, qui enflamme le sacerdoce, dans ce bel et émouvant apostolat, dont les épisodes modestes, mais glorieux, se déroulent dans chaque hôpital, dans chaque lazaret, j'allais dire, dans chaque maison où pénètre la fatale ma-

lady, le consolateur des affligés obéit avec sérénité à la voix du devoir. Les évêques, les prêtres, les sœurs, accourent partout où il y a quelque souffrance physique à soulager, quelque parole d'encouragement et de consolation à faire entendre.

» Prenons tous exemple sur eux...

» Nous, que l'on appelle les forts ; nous, qui faisons pompe de notre virilité, que d'autres haïssent, nous tournons, émus, un regard sur ces femmes sublimes, qui ont laissé toutes les aises de la maison paternelle et ont volontairement renoncé (sacrifice sublime entre tous) aux suaves caresses d'une mère ; et qui, de tous les points de l'Italie, demandent la permission de courir dans les lazarets.

» Elles sont jeunes presque toutes ; et quant à la délicatesse de la fibre féminine, elles ont su déjà l'aguerrir et la marteler dans le dur noviciat des hôpitaux où nous entrons, nous, en nous tenant les narines.

» Leurs gentilles petites mains se plient maintenant aux services les plus rebutants, elles essuyent la sueur des agonisants ; elles préparent des remèdes pour qui combat encore entre la vie et la mort.

» Elles vont rapides, silencieuses, sans faire de bruit d'un lit à l'autre, d'une salle à une autre ; elles préviennent les désirs et les besoins, aident les médecins et les infirmiers, s'occupent de la cuisine et de la pharmacie ; elles pourvoient à tout, elles pensent à tout.

» Aussi, c'est un fait avéré que les sœurs sont dans les hôpitaux le rayon de soleil qui récrée, le symbole de l'espérance, elles y sont la vie de l'esprit, même lorsque l'abnégation sublime reste impuissante à sauver la vie du corps. Elles ont ce je ne sais quoi d'éthéré et de *survolant* (solvante), cette douceur de mouvements, cette voix mélodieuse, cette finesse qui se révèle dans ces mille précautions, dans tous ces petits expédients qu'il faut à chaque instant avoir soin de prendre dans la demeure dolente de la maladie et de la mort.

» Je n'oublierai jamais une parole sortie un jour des lèvres d'une noble dame, qui visitait une salle de malades dans un hôpital.

» Une chère petite enfant, convalescente après une longue maladie, avait reçu de cette dame quelque gracieux joujou.

» L'enfant remerciait avec effusion ; elle assura la charitable dame qu'elle l'aimerait désormais autant que sœur Joséphine. Puis, avec un accent de familiarité enfantine, elle demanda : — Mais vous, qui savez tant de choses, ne pourriez-vous me dire pourquoi l'on n'entend jamais les sœurs de charité marcher, et cependant elles sont toujours partout ?

» — C'est facile, mon enfant — répondit la dame, après avoir pensé un moment — on ne les entend pas marcher, parce que ce sont les anges qui les portent et les soutiennent.

» Les yeux de la malade s'illuminèrent d'un joyeux étonnement ; et la bonne dame ne se douta jamais d'avoir dit une chose aussi poétiquement vraie et d'une si sublime beauté. »

L'Evêque.

Le *Bersagliere*, journal pantarchique et anticlérical, s'exprime ainsi au sujet des prodiges de charité faits à Naples par le cardinal San Felice.

« Vous allez errant ça et là pour observer toutes ces misères, vos yeux se mouillent de larmes, votre vue se refuse à soutenir plus longtemps un spectacle qui vous désole, vous êtes sur le point de tourner les épaules et de vous enfuir au plus vite, pour ne plus voir une pareille désolation, lorsqu'une force, que vous ignorez vous-même, vous oblige à vous arrêter. Qu'y a-t-il donc ? Tous ces pauvres gens, tous ces infortunés, se sont mis à courir, ils se dirigent vers un point, sur lequel vient d'arriver un carrosse, de ce carrosse descend un homme autour duquel tous se pressent comme affolés ; et cet homme reconforte, il secourt, il bénit.

» A cette vue, vous courez vous aussi, vous admirez et vous observez attentivement cet homme, que vous reconnaissez aussitôt ; c'est notre cardinal archevêque ! Oh ! les larmes montent de nouveau de votre cœur à vos yeux, mais ce ne sont plus les larmes de tout à l'heure, les larmes qui vous obligeaient à fuir ; ce sont des larmes qui vous contraignent à demeurer et admirer le zèle, l'amour, la charité de cet ange revêtu d'une chair humaine. La charité est sa parole de prédilection, la charité est sa parole gravée sur sa poitrine, elle est peinte sur son visage ; la charité le fait marcher, la charité lui donne la force. Il entre dans une cabane, il bénit, il administre le sacrement de confirmation à quelque malade, il laisse quelque secours, il console par sa parole inspirée par la charité, il bénit de nouveau et il sort de là...

» Mais croyez-vous qu'il va remonter en voiture pour retourner à son palais ? Non, sorti de cette première cabane, il entre dans une autre, et puis dans une autre encore ; et, après la visite de ces cabanes, il court à un hôpital et puis à un autre hôpital encore, et tout cela par charité.

» Les temps de St. Charles Borromée se renouvellent ! »

Le Pape.

Laissons maintenant ces journaux, devenus un moment les éloquentes panégyristes de cette religion catholique, qu'ils ne savent comprendre et qui force pourtant leur admiration.

Parlons du Vicaire de Jésus-Christ, du Père de tous les fidèles. On sait comment, au milieu de tant de miracles de l'héroïsme catholique, le Souverain Pontife, obligé par la force des événements à rester enfermé dans le Vatican, applaudissait à l'élan généreux de ces âmes élues, que lui seul, après Dieu, peut appeler siennes ; il les bénissait, il pleurait sur le malheur de ces populations si

chères à son cœur; il se sentait entraîné par la noblesse de ce cœur à partager avec ses enfants le péril et le mérite. Sans doute il avait déjà employé plusieurs milliers de francs à secourir un grand nombre d'infortunés, mais cela ne pouvait lui suffire; il voulait aller, lui aussi, assister personnellement les cholériques. Qui n'a pas admiré la lettre, dans laquelle il faisait part à son secrétaire d'état, le cardinal Louis Jacobini, du grand projet dont il lui confiait la réalisation, le projet de créer, pourvoir largement et entretenir à ses frais un vaste hôpital dans le voisinage du Vatican, de sorte qu'il lui fût facile de s'y rendre en personne pour visiter et reconforter les malades.

Les vrais disciples de Jésus-Christ.

A cette exposition rapide des triomphes de la charité, quelles observations pourrions-nous ajouter? Une seule. La parole même de Jésus-Christ! « Nul n'a plus de charité que celui qui donne sa vie pour ses amis. » Saint Jean l'Évangéliste dans sa première épître ajoute comme le commentaire de cette parole du divin Maître: « A cette marque, nous avons reconnu la charité de Dieu, parce qu'il a donné sa vie pour nous; et nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos frères. »

Or, nous le demandons, dans ces jours douloureux, qui fut le véritable ami de ses frères? — A Marseille, trois prêtres tombaient frappés par le choléra, dont ils avaient pris le germe au lit de mort des malades qu'ils assistaient.

Le même fait se renouvelait en d'autres villes. En Italie messieurs les Curés des paroisses de San Chiaffredo et de Castelletto di Busca succombaient aux atteintes du choléra, au moment où ils assistaient les malades; à Spezia trois ministres des autels mouraient victimes de leur zèle infatigable; à Naples on ne comptait pas moins de soixante-dix-huit prêtres tombés malades du choléra en remplissant leur sacré ministère auprès des cholériques pour les reconforter à l'heure du dernier départ. Seize d'entre eux s'envolaient ainsi au ciel martyrs de la charité.

L'excellent journal la *Discussione* recommandait à la vénération du peuple italien les noms de ces héros et il ajoutait: « Ces âmes saintes et bénies rayonnent maintenant devant le trône de Dieu, elles implorent la divine miséricorde, la conjurant de sauver la malheureuse ville de Naples de la funeste maladie, dont ils ont été les victimes. Le clergé

napolitain, qui s'inspire du courage vraiment angélique de son pieux archevêque le cardinal Sanfelice, est fier de montrer à tous, en ses frères morts sur le champ d'honneur du sacré ministère, un encouragement plus puissant encore que tout autre pour l'aider à persévérer dans l'accomplissement de sa divine mission. Repos éternel à ces glorieux prêtres défunts! »

L'armée des vierges consacrées à Dieu n'a pas manqué d'avoir elle aussi ses héroïnes mortes pour la charité.

Le télégraphe en portait naguère la nouvelle au monde entier, tandis qu'au nom des municipalités, messieurs les maires faisaient donner à ces dépouilles bénies les honneurs funèbres les plus spéciaux et une sépulture à part. Marseille et Toulon ont vu succomber aussi plusieurs de ces anges de la charité.

En Italie on a vu mourir successivement deux supérieures des sœurs de charité, l'une à l'hôpital des Madeleines à Naples, l'autre à Castelnuovo Garfagnana; plusieurs autres sœurs ont été aussi moissonnées par le terrible fléau.

Conclusion.

Ces œuvres de charité sont resplendissantes et pures comme le soleil.

Le clergé et les sœurs, même après cette tourmente, n'en continueront pas moins, infatigables, l'exercice de leur mission divine; ils le feront d'une manière moins éclatante aux yeux du monde, mais non moins efficace. Et cependant, le monde, c'est-à-dire ceux qui appartiennent à ce monde, pour lequel Jésus n'a pas voulu prier, le monde oubliera facilement les hymnes que son enthousiasme a pu lui arracher à l'heure du péril, il reprendra, dans sa légère et sottise insouciance, sa guerre traditionnelle contre les bienfaiteurs de l'humanité.

Cela ne doit nullement nous étonner.

Loin de là, les persécutions, les insultes, les calomnies, doivent être pour les chrétiens un puissant reconfort parce qu'elles sont une perpétuelle confirmation de la divinité de notre religion.

Ces actes, si tristes en eux-mêmes et si odieusement injustes, sont en effet l'accomplissement incessant de la prophétie de notre Seigneur Jésus-Christ: « Vous serez un objet de haine pour tous à cause de mon nom. — Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a hait moi-même avant vous. — Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui; mais, parce que vous n'êtes pas du monde,

et que moi, je vous ai choisis du milieu du monde, pour cela-même, le monde vous hait. Rappelez-vous ce que je vous ai déjà dit : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi ; s'ils ont épié mes paroles pour les surprendre, ils épieront aussi les vôtres. Tout cela, ils le feront contre vous à cause de mon nom ; parce qu'ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé... Je vous ai dit ces choses afin que leur temps une fois venu, vous vous rappeliez que je vous les ai prédites. (St. MATH., ch. x, v. 22. — St. JEAN, ch. xv, vv. 18 à 21 et ch. xvi, v. 14).

Le clergé catholique se souvient de cette solennelle prophétie, assuré de ses destins futurs, certain de l'aide et de la présence de N. S. J. C., qui ne cessera d'être avec lui jusqu'à la fin des siècles, il s'avance sans trembler sur une voie marquée par de continuelles batailles, qui sont des triomphes perpétuels. Et cependant, comme il vient d'en donner la preuve la plus solennelle, ce clergé souffre du malheur de ses frères égarés, il pleure sur leur infortune. D'un cœur aimant, il leur tend la main pour les conduire au ciel ; il se garde bien d'oublier le précepte de J. C. : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. Vous serez ainsi les dignes fils de votre Père, qui est dans les Cieux, qui ne cesse de faire lever son soleil sur les bons et sur les méchants et répand la pluie fertilisante sur les justes comme sur les impies. » (MATH., ch. v, vv. 44-45).

LES PROTESTANTS ET LE CHOLÉRA.

L'*Osservatore Cattolico* rappelle qu'il existe à Naples dix églises évangéliques toutes pourvues de leur ministre, comme l'Annuaire napolitain de 1880 en fait foi (pag. 328).

» Mais, observe le journal cité, depuis que le choléra a éclaté, personne n'a plus entendu parler ni de ces messieurs, ni de toutes leurs églises. Et cependant c'était bien certes le vrai moment de prouver hautement leur charité évangélique, puis qu'ils se décoraient eux-mêmes de ce titre d'évangéliques. Serait-il donc arrivé à Naples ce qui arriva, en 1543 à Genève et en 1831 à Dublin ?

» Dans les registres du conseil d'état de la république de Genève on lit la déclaration suivante que les ministres protestants firent au conseil le 15 juillet 1543 : « Notre devoir serait de nous rendre au lit des pestiférés, mais nul d'entre nous a assez de courage pour le faire ; c'est pourquoi nous priens le conseil de nous pardonner cette faiblesse, puisque Dieu ne nous a pas

» donné la grâce d'affronter le péril avec le courage nécessaire. »

» A Dublin, lorsque le choléra faisait les plus grands ravages, on vit les ministres protestants fuir en toute hâte, tandis que les prêtres catholiques allaient jusqu'à porter sur leurs bras les malades aux hôpitaux et les morts au cimetière. L'archevêque protestant Whately, pour se justifier lui et les ministres, déclara, par lettre du 4 mai 1832, que les principes de l'Anglicanisme n'exigeaient pas de leur part qu'ils exposassent leur propre vie pour secourir celle d'autrui. Cette lettre scandaleuse fut traduite en toutes les langues pour démontrer que le protestantisme ne connaît pas la charité. »

Mais, demandera-t-on, que font donc les protestants ? — Ils s'occupent activement d'une grande entreprise, où la vie n'a point de danger à courir.

Ils répandent partout de petits opuscules sous des titres pieux ou attrayants. Ces opuscules commencent presque toujours par une parabole ou par quelque récit consacré à exalter le bénéfice de la Rédemption. Jusque là, rien qui ne soit louable, mais hélas ! un venin mortel se cache sous ces dehors chrétiens ; tandis que la vérité c'est que chacun de nous doit, pour aller au ciel, suivre la voie que le Seigneur nous a tracée, c'est-à-dire gagner l'éternel bonheur par ses œuvres, vivifiées par les mérites de N.-S. Jésus-Christ ; ils enseignent, eux, que nos œuvres ne servent de rien pour mériter le ciel, mais que nous nous sauvons par la seule vertu de la foi dans le Rédempteur.

De ce faux et pernicieux principe découle ensuite naturellement et comme de source, la comode, mais affreuse doctrine de Luther *Crede firmiter et pecca fortiter*, croyez fermement et péchez fortement, maxime qui, si elle venait par malheur à être mise en pratique, changerait le monde en un repaire dégoûtant d'animaux immondes, en une sauvage forêt peuplée de bêtes fauves à figure humaine.

L'ORPHELINAT ST.-GABRIEL À LILLE. (Rue Notre-Dame, 288).

Nous avons eu, il n'y a pas bien longtemps, l'occasion d'aller faire une visite à notre nouvelle maison de Lille, l'orphelinat St.-Gabriel, et c'est avec une vive satisfaction que nous avons constaté les grands progrès accomplis en quelques mois seulement.

Nos Coopérateurs se souviennent que lorsque cet Orphelinat nous fut confié, peu de temps après le commencement de la présente année, le régime des ateliers intérieurs n'y était pas encore établi ; les enfants étaient distribués en différents ateliers de la ville où ils demeuraient exposés aux périls qui ne peuvent guère en être séparés.

Aujourd'hui, tout le travail des enfants se fait dans la maison. Ce changement s'est opéré peu à peu, sans mécontenter ni froisser personne, et

même avec beaucoup d'entraîn et de joie chez les jeunes ouvriers auxquels on a su faire apprécier tous les avantages de ces ateliers intérieurs, au point de leur faire demander comme une récompense la possibilité d'exercer dans la maison même le métier dont il avaient déjà commencé l'apprentissage au dehors.

Sept ateliers ont été ainsi successivement organisés, ou tout au moins commencés, savoir : cordonniers, tailleurs, menuisiers, imprimeurs, relieurs, lithographes et ferblantiers. Ajoutons qu'une musique instrumentale s'est formée dans l'orphelinat. Elle commence à donner des preuves et de l'habileté du maître et du zèle ainsi que des heureuses dispositions des élèves. Les instruments de musique, les outils et quelques machines plus indispensables ont été achetés, grâce à la générosité de charitables Coopérateurs; mais d'autres machines et un plus grand nombre d'outils seraient encore nécessaires pour développer ces ateliers et leur assurer la vie.

Ce serait aussi faire une charité à nos chers enfants que de leur envoyer du travail. Tous sont remplis de bonne volonté; tous, cordonniers, menuisiers, relieurs, lithographes... seraient heureux d'avoir toujours beaucoup d'ouvrage. Leur application au travail est sérieuse et tous ont le meilleur désir de contenter en tout les personnes qui les feraient travailler.

D'ailleurs le régime de l'internat absolu commence à porter ses fruits; nos enfants se montrent sages et pieux, ce qui nous donne une grande confiance que Dieu veillera sur eux et bénira leur travail.

Ces chers enfants sont déjà bien nombreux et la petite famille de l'Orphelinat s'est fort accrue depuis l'arrivée des Salésiens. Elle était alors de 86; mais une vingtaine d'autres enfants venaient d'être acceptés pour les premiers jours de novembre et, par conséquent, le nombre total doit maintenant dépasser la centaine.

Les demandes pour de nouvelles admissions arrivent cependant encore en grand nombre et de tous côtés. Le mal est que la place nous manque et que nous ne pouvons plus suffire à trouver du pain pour tous ceux qui auraient besoin d'être reçus tout à fait gratuitement.

Les bâtiments de l'Orphelinat sont devenus absolument insuffisants; et cependant, tout a été utilisé, jusqu'aux moindres recoins. Certains ateliers ont dû être provisoirement établis dans des locaux où les enfants demeurent exposés à l'air et au froid. Les menuisiers, notamment, sont installés sous un grand hangar, que l'on a, tant bien que mal, fermé par une cloison en planches. Cela n'avait pas trop d'inconvénients pendant la belle saison; mais, à l'approche de l'hiver, il est indispensable de trouver un abri mieux gardé contre les rigueurs d'un climat qui, sans être très-froid, n'en est pas moins un climat du nord.

Le terrain, Dieu merci, ne manque pas à l'Orphelinat; mais nous aurions besoin que la charité de quelques uns de nos amis vint nous donner un peu d'élan pour commencer à bâtir, au moins une aile des constructions en projet, dont chacun s'accorde à reconnaître l'absolue nécessité

Nous recevrons aussi avec beaucoup de reconnaissance tout ce que l'on voudra bien nous donner pour vêtir nos orphelins et les protéger contre l'hiver qui s'approche; couvertures, effets d'habillement, chaussures, tout, neuf ou défraîchi, sera bien accueilli et facilement adapté par nos jeunes ouvriers pour être immédiatement employé selon les besoins de nos orphelins.

Il en sera de même dans toutes nos autres maisons de France. Toutes ont besoin d'aide, et toutes acceptent avec la même reconnaissance tous les dons ou offrandes, soit en argent, soit en nature. Dieu s'est engagé à considérer comme reçu par Lui-même ce que l'on aura donné pour le moindre des siens; il ne manquera certes pas à sa Divine parole et ne laissera pas sans une grande récompense la générosité de nos bienfaiteurs.

La maison de Lille a présentement un besoin plus spécial de cette aide charitable; c'est pourquoi, tout en recommandant aussi chacune de nos autres maisons, nous faisons ici un pressant appel en sa faveur.

NECROLOGIE

Monseigneur Guiol.

L'Église de France vient de perdre l'un de ses prélats les plus distingués; l'enseignement supérieur catholique, l'un de ses plus fermes soutiens; la ville de Marseille, un fils dont elle était justement fière, et auquel elle avait aussi les plus grandes obligations.

Lyon pleure celui dont l'habile direction, aussi bien que le mérite personnel, faisait, depuis sept ans, l'honneur de son université catholique, qu'il avait su conduire avec une rare sagesse au milieu des épreuves au travers desquelles elle avait du passer, selon la loi commune à toutes les grandes œuvres de religion et de charité.

La Société Salésienne a perdu l'un de ses coopérateurs les plus dévoués; nos enfants, un bienfaiteur, et Dom Bosco, un ami.

Monseigneur Louis Guiol, prélat de la maison de Sa Sainteté, et recteur des facultés catholiques de Lyon, s'est éteint doucement dans cette ville, le dimanche neuf novembre, à l'âge de soixante-six ans.

Il est mort dans les bras de son digne frère, monsieur le chanoine Clément Guiol, curé de Saint Joseph, l'une des plus importantes paroisses de Marseille.

Monsieur le chanoine Clément Guiol est l'un des principaux fondateurs et des plus surs appuis de notre Oratoire St.-Léon. Il a toujours partagé avec son frère si regretté l'affectueuse vénération et la reconnaissance bien méritée de tous les catholiques marseillais; les preuves touchantes qu'il vient d'en recevoir dans ces tristes et douloureuses circonstances ont dû consoler un peu son âme chrétienne en lui rappelant tout le bien opéré par son frère et lui montrant quelle place ce bien-

aimé frère et lui-même ont toujours occupée dans le cœur des habitants de cette ville, à laquelle ils n'ont cessé l'un et l'autre de se dévouer.

Que monsieur le curé de Saint Joseph daigne, au milieu de sa profonde douleur, recevoir ici le témoignage de la reconnaissance de Dom Bosco et de la pieuse Société Salésienne et de toute la part qu'elle prend à la perte que nous venons tous de faire avec lui.

Monseigneur Louis Guiol était né à Marseille en 1817. Il avait fait les plus brillantes études au Lycée de cette ville. En 1835 il couronnait dignement sa classe de rhétorique en remportant absolument tous les prix, pour obtenir ensuite à son baccalauréat le succès bien rare de quatre boules blanches et d'un éloge spécial.

L'examen avait été si remarquable que les professeurs ne voulurent pas accepter les droits d'examen.

Ces succès universitaires ne se démentirent pas. A l'examen, qu'il subit à Aix pour la licence ès-lettres, le jeune bachelier émerveilla ses professeurs, et le président de la commission d'examen, monsieur Fortoul, alors doyen de la faculté des lettres, étant devenu plus tard ministre de l'instruction publique, se souvint du savant candidat et lui fit les offres les plus flatteuses pour le faire entrer dans l'université.

Mais, s'il était un littérateur distingué, le jeune licencié n'en était pas moins avant tout un homme de la plus solide piété. Il avait entendu la voix de Dieu, qui l'appelait à l'état ecclésiastique; toutes ses pensées ne tendaient plus dès lors qu'à remplir de son mieux les grandes vues que la Divine Providence avait sur lui.

« L'habile et puissante direction de monsieur Allemand le forma de bonne heure aux fortes vertus, que le Séminaire de Saint Sulpice vint ensuite consolider encore et perfectionner.

« Admirablement doué du côté du cœur et de l'esprit, il fit de rapides progrès sous de tels maîtres. Il devint, dès la première heure, un prêtre tel que le désire l'Église de Dieu. Il possédait tout ce qui fait la force et l'honneur de la vie sacerdotale : application persévérante à l'étude de la science sacrée, attachement inaltérable aux doctrines romaines, entier dévouement au Saint-Siège et au Vicaire de Jésus-Christ, zèle brûlant pour le salut des âmes, piété tendre et affectueuse. Mais pardessus tout, il avait un grand esprit de foi, cette vertu magistrale, qui est la source et la gardienne des autres vertus du prêtre.

» Toutes ces merveilles qualités entrèrent, avec l'ordination sacerdotale, dans les habitudes de sa vie pour y rester jusqu'à la fin, sans défaillances, ni diminution. Il les a toujours montrées dans les diverses fonctions auxquelles la divine Providence l'a successivement appelé. Et, si diverses que fussent ces fonctions, il les remplissait toutes avec le même zèle, le même dévouement, le même attrait. C'était un attrait surnaturel que lui inspiraient sa piété et sa foi, toujours attentives à écouter et à suivre la voix de Dieu, attrait dont la puissance divine aurait pu faire taire, s'il eût été nécessaire, les répugnances de la nature. »

Ce magnifique témoignage est celui de la personne la plus autorisée à le porter, celui de monseigneur l'Évêque de Marseille. — Les lignes que l'on vient de lire sont empruntées textuellement à une lettre que Sa Grandeur s'est empressée d'adresser à messieurs les curés de son diocèse dès qu'elle a connu la douloureuse nouvelle de la mort de celui qui avait été si longtemps pour le clergé marseillais un honneur et un modèle, en même temps que le plus dévoué des amis et, pour un très-grand nombre, le meilleur des pères.

Monseigneur Guiol a été successivement curé de deux des plus grandes paroisses de Marseille, Saint Charles et Saint Lazare; il fut aussi, pendant dix ans, vicaire général à Marseille. Il ne quitta cette ville que pour aller prendre à Lyon la direction de l'université catholique, qui venait alors d'y être fondée.

Voici comment le *Citoyen*, journal très-répandu à Marseille, s'exprime au sujet de ce long Apostolat :

« Quoique éloigné de notre ville depuis plusieurs années par les hautes fonctions, que ses vertus, sa science, ses talents le rendaient si digne de remplir, M. gr Guiol tenait à nous par trop de liens pour que son souvenir ne fut pas resté vivace dans tous les esprits.

» Il sut, dans les différents postes qu'il occupa, par sa vive intelligence, l'aménité de son caractère, l'onction de sa parole, son inépuisable charité et sa rare modestie, s'attirer les sympathies générales. »

Un excellent journal de Lyon, *L'Eclair*, apprécie à son tour les services rendus par monseigneur Guiol à la ville de Lyon.

« Pendant sept ans il consacra tous ses instants et épuisa ses forces au service de cette œuvre si actuelle de l'enseignement supérieur chrétien. Bon et bienveillant pour tous, il veillait aux intérêts de chacun avec une sollicitude vraiment paternelle, alliant à une douceur de caractère naturelle une énergie, parfois nécessaire. Les étudiants médiocres le craignaient; les travailleurs l'aimaient; les uns et les autres ne pouvaient lui refuser l'estime que les grandes qualités de l'esprit et du cœur commandent à tous les hommes.

» M. gr Guiol emporte dans la tombe les regrets de tous les Lyonnais qui avaient eu le bonheur d'apprécier ses hautes qualités. Les étudiants auxquels il a, pendant les sept dernières années de sa vie, prodigué ses soins, garderont de lui le plus reconnaissant souvenir. »

Le journal *L'Univers* rappelle que, pendant le Concile, M. gr Guiol « se montra l'un des plus ardents défenseurs de l'infailibilité pontificale et mérita, pour son zèle, un bref élogieux du Saint Pape Pie IX. »

Nous savons que dans les dernières années de sa vie monseigneur Guiol affirmait que, tant que ses forces le lui permettraient, il ne manquerait jamais de se rendre à Rome chaque année pour apporter au Saint-Père l'hommage de son dévouement le plus absolu. Malgré les absorbantes occupations de son ministère, malgré le grand

nombre des retraites, surtout des retraites ecclésiastiques qu'il prêchait chaque année, M. gr Guiol savait encore trouver le temps d'écrire des ouvrages remarquables de philosophie religieuse.

Voici les titres de quelques uns de ces consciencieux et utiles travaux : *Dieu et la création — Du principe chrétien de la charité envers les pauvres — Démonstration philosophique de la divinité de Jésus-Christ — De l'incrédulité contemporaine et de la foi religieuse — Jésus enseignant, considération sur l'enseignement chrétien*, et enfin, en 1883, un ouvrage intitulé *de l'unité de conscience*.

Les obsèques de M. gr Guiol se sont faites successivement à Lyon et à Marseille, où sa dépouille mortelle a été transportée pour être déposée dans le caveau de sa famille.

Les honneurs funèbres, rendus dans l'une et l'autre ville à cette grande et belle mémoire, ont offert le noble caractère de la plus imposante et la plus touchante majesté.

À Lyon comme à Marseille on remarquait avec admiration le concours empressé de la population et du clergé. A Marseille surtout le clergé tout entier était présent ou du moins très-largement représenté.

À Lyon les quinze Evêques de la Région, rassemblés dans cette ville pour l'ouverture solennelle des facultés catholiques, ont tenu à donner par leur assistance à la triste cérémonie une preuve publique de leur haute estime pour celui, dont ils espéraient encore, au moment de leur arrivée, pouvoir entendre la sympathique et éloquente parole, mais que Dieu, dans ses impénétrables conseils, avait enlevé à l'heure même où sa présence semblait le plus nécessaire pour les intérêts de cette œuvre, à laquelle il avait consacré les dernières années d'une vie si bien remplie.

Messieurs les professeurs des facultés catholiques de Lyon assistaient en robe à la douloureuse cérémonie.

L'absoute a été donnée par Son Eminence le Cardinal Archevêque de Lyon.

Monseigneur l'Evêque de Marseille a voulu à son tour rendre les mêmes honneurs au restes mortels du prélat et donner lui-même l'absoute solennelle, entouré de messieurs les chanoines de l'Eglise de Marseille, et d'un très-grand nombre de clergé.

Les facultés catholiques de Lyon avaient envoyé une députation de quatre de leurs professeurs chargés de les représenter à ces obsèques auxquelles ils ont assisté en costume officiel. Voici les noms de ces messieurs : Monsieur l'abbé Blanc, docteur en théologie ; monsieur l'abbé Condamin, docteur ès-lettres ; monsieur Gairal, docteur en droit, et monsieur Amagat, docteur ès-sciences.

Inutile de dire que l'église de St.-Joseph était trop petite pour contenir les flots de la population fidèle, avide de se presser autour de ces restes vénérés pour prier encore avec plus d'ardeur pour celui qui emportait une si large part des affections de tous ceux qui l'avaient connu et n'avaient pu manquer de l'apprécier.

Nous prions tous, à leur exemple, chers

Coopérateurs, car, comme le dit si bien monseigneur l'Evêque de Marseille à la fin de sa lettre précitée : « Quelque pure que soit une vie, même une vie sacerdotale, elle emporte toujours dans la tombe quelques taches, qui doivent être inexorablement expiées dans le purgatoire. Nous prions donc pour l'âme de notre si regretté défunt, demandant qu'il soit admis bientôt dans les tabernacles éternels pour louer et bénir à jamais ce Dieu pour lequel il a travaillé sur cette terre.

LETTRE ARGENTINE.

16 octobre 1884.

Mon bien-vénéré Père Dom Bosco,

Il faut enfin que je songe à m'acquitter de ma promesse.

L'humilité sans doute m'aurait conseillé de taire ce dont on pourrait nous faire honneur, au lieu de le rapporter à Dieu ; mais l'obéissance doit l'emporter sur ces craintes, que le sens religieux de nos Coopérateurs rend d'ailleurs illusoire. Je me mets donc en devoir de répondre de mon mieux à votre appel. Faites savoir à tous nos Coopérateurs, me disiez vous pendant ces courts instants, que j'ai eu le bonheur de passer avec vous à mon retour de l'Amérique, dites à tous, par le moyen du *Bulletin Salésien*, quelles fruits abondants de vie éternelle produisent leurs généreuses aumônes ; parlez-leur en particulier du collège *Saint-Nicolas*, si peu connu de nos Coopérateurs de l'Italie et de l'Europe.

Bien cher Père, j'ai souvent repassé dans mon esprit ces paroles sorties de votre bouche vénérée. Je les ai méditées à loisir pendant mes longs voyages. Sur le principe, le devoir que vous m'imposiez me répugnait un peu ; mais maintenant je reconnais que vous avez raison.

Le collège de *St.-Nicolas de los Arroyos* fut le premier fondé dans ces lointaines régions de l'Amérique du Sud ; là furent plantées les premières tentes de la pieuse Société Salésienne, là, vos fils répandirent leurs premiers sueurs, et recueillirent aussi les premiers fruits de leur Apostolat. Neuf ans déjà se sont écoulés depuis qu'il cultivent la vigne du Seigneur. Et cependant on a fort peu parlé de *St.-Nicolas* à nos Coopérateurs, plusieurs d'entre eux, j'en suis sûr, en ignorent même l'existence ; tandis que Buenos-Ayres, Montevideo, Rio-Janeiro, La Patagonie, etc., etc. sont des noms qui leurs sont devenus familiers parceque le *Bulletin* les en a souvent entretenus.

Je viens donc à mon sujet et m'efforcerai d'être bref.

Je ne dirai rien de la fondation de ce collège, de ses premiers débuts, de ses premiers triomphes, des premières épreuves et persécutions qu'il a soutenues, tout cela, je crois, se trouve déjà écrit tout au long dans les premières années du *Bulletin*. Ce que je dirai, c'est que le collège de *St.-Nicolas* n'a jamais déchu de l'estime générale

dont nos confrères y ont joui dès les premiers jours, malgré la guerre que les méchants leur ont faite en bien des circonstances. Tous les pays se rassemblent hélas! à ce point de vue, et partout on trouve des ennemis du prêtre, dans nos temps malheureux.

Pendant les dernières années, on a considérablement agrandi les bâtiments, augmenté les classes, les cours de récréation; toujours on a suivi les nécessités du développement de notre jeune population scolaire.

Aujourd'hui l'aménagement matériel est des meilleurs, et le collège de St.-Nicolas peut contenir une centaine d'internes, sans compter les demi-pensionnaires et les externes, qui sont toujours de beaucoup les plus nombreux, surtout dans les classes inférieures.

Il est vrai, le collège de St.-Nicolas ne fut jamais des plus florissants, au moins à mon avis, mais cela tient à ce qu'il s'est trouvé dans des circonstances telles, qu'il ne pouvait prendre tout le développement que j'avais rêvé pour lui, cependant il est toujours vrai qu'il n'a cessé de se soutenir, même en présence d'autres collèges fondés successivement après le nôtre et dans le but exclusif et avoué de nous priver des enfants qui fréquentaient nos classes.

Il est incontestable aussi que dans ce collège il s'est toujours fait, il se fait encore un très-grand bien à cette pauvre jeunesse, qui chaque année nous est envoyée pour apprendre avec la science profane la science de la vertu et de la religion, science d'autant plus importante qu'elle est plus ordinairement négligée, malgré son absolue nécessité.

Que de pauvres jeunes gens devront un jour bénir les maîtres dont les lèvres leur ont appris à connaître le Dieu qu'ils ignoraient encore, et les commandements du Décalogue, dont ils n'avaient pas la première notion!

Combien de ces jeunes-gens aimeront désormais notre sainte religion, et la défendront avec une noble et sainte ardeur à l'heure de la persécution, tandis que, peut-être, ils ne l'auraient jamais connue et peut-être même l'auraient combattue par les armes ordinaires de l'impiété, l'insulte, la dérision, le sarcasme!

Cette année, le champs de notre action s'est beaucoup étendu. Voici comment. Depuis très-longtemps, on avait reconnu la nécessité de fonder à St.-Nicolas un Oratoire festif, ou Patronage du dimanche, pour le bien spirituel d'un très-grand nombre de pauvres enfants de la ville. Soit à raison du manque de moyens matériels, soit parce qu'ils se trouvaient retenus au sein de la famille pour aider leurs parents à soulager leur indigence par le travail, ces enfants ne pouvaient accourir à nos écoles et vivaient en conséquence privés de tout savoir, surtout du plus important de tous, de celui qui regarde la connaissance et le service de Dieu.

La nécessité de cet oratoire festif se faisait sentir chaque jour davantage; mais la distance qui nous séparait de la ville, l'exiguïté du local dont nous pouvions encore disposer, et plus en-

core le défaut de personnel, étaient des difficultés presque insurmontables. Mais, aujourd'hui, la distance a, pour ainsi dire, disparu; parce que nous avons, à quelques pas seulement, la station du chemin-de-fer, et que les enfants y accourent en grand nombre pour se divertir. D'autre part, le personnel a été beaucoup augmenté et enfin il est devenu possible de nous pourvoir du local nécessaire. L'établissement de l'oratoire festif ne pouvait donc plus être différé.

C'est notre bien aimé supérieur Dom Costamagna qui, dans une de ses visites, a coupé court à toutes les difficultés et fait naître le plus grand enthousiasme parmi tous nos confrères et tous nos amis. C'est notre cher directeur Dom Thomatis qui s'est employé de toute l'ardeur de son zèle et de sa bonne volonté à la mise en pratique du plan arrêté par notre supérieur commun.

Dès le premier dimanche, une cinquantaine de jeunes gens, de tout âge et de toute condition accourait au collège. Les uns y venaient attirés par l'attrait de la nouveauté, d'autres par la curiosité, d'autres enfin conduits par leurs propres parents.

Le Seigneur s'est plu à bénir la bonne volonté des supérieurs ainsi que leurs premiers efforts. Chaque dimanche voyait s'accroître le nombre des enfants. Avant mon départ, on comptait plus de 70 enfants fréquentant régulièrement l'oratoire et ce nombre aura maintenant, sans nul doute, atteint la centaine, grâce au zèle persévérant des catéchistes et aux *greats attractions* que l'on préparait déjà pour les enfants.

O très-cher Dom Bosco combien les supérieurs, avaient raison de croire la fondation de cet oratoire absolument nécessaire! — Je les ai vus, ces pauvres enfants, interrogés par le catéchiste, leur demandant, par exemple: qu'est-ce que Dieu? Combien y a-t-il de Dieu? Qui vous a créé et mis au monde? etc., etc... je les ai vus, les plus timides, baisser la tête tout confus et ne pouvoir rien dire, parce qu'ils ne savaient rien; les plus décidés, lâcher des sottises qui auraient fait sourire l'homme le plus sérieux s'il n'avait dû verser des larmes sur une telle ignorance. Pauvres jeunes gens! ce n'est pas leur faute, personne n'a jamais pensé à les instruire, ni à pourvoir à leur bien spirituel; hélas! l'ignorance de beaucoup de parents égale, si même elle ne la surpasse, l'ignorance de leurs enfants. Pauvres enfants, obligés à travailler de leurs mains et à passer la semaine toute entière, plusieurs même tout le dimanche dans une boutique, ils ne pouvaient pas même fréquenter les écoles municipales, où ils auraient du moins appris encore quelque peu de catéchisme! Tandis qu'ils étaient condamnés peut-être à entendre continuellement des blasphèmes ou des discours immoraux.

A présent, nous avons tout lieu de l'espérer, il n'en sera plus ainsi; les familles de St.-Nicolas verront bientôt leurs fils devenir plus obéissants et moins dissipés parce que l'oratoire festif les aura rendus plus chrétiens et plus vertueux. Un autre champ, plein d'épines il est vrai, mais qui cependant a déjà produit des fruits abondants, c'est la

prison, placée en face du collège à quelques pas seulement de distance.

Depuis bientôt six ans, l'un de nos prêtres, Dom Galbusera, est l'aumônier infatigable et le maître dévoué de ces pauvres malheureux. Je dois ajouter que cette facilité de recevoir l'instruction, religieuse surtout, est un bienfait insigne que le Gouvernement de la République Argentine accorde généreusement à quiconque a eu le malheur de tomber dans le crime.

L'absence complète de toute instruction, le manque presque absolu de religion chez les gens de la campagne est, peut-être, la cause principale des vols continuels, agressions et homicides qui se commettent en ces régions.

Ce sont là les causes malheureuses qui ne laissent jamais manquer les prisons de l'État d'une nombreuse légion de prisonniers.

C'est là ce qui a porté le municpe de St.-Nicolas à offrir aux Salésiens la charge de distribuer l'instruction religieuse dans la prison publique. Les Salésiens ont accepté de grand cœur, en vue du bien qu'ils pourraient ainsi faire, et leurs espérances n'ont pas été déçues.

Bien cher Dom Bosco, Dom Galbusera, vous l'écrivait lui-même, il y a peu de jours, dans cette même lettre que vous avez voulu me communiquer et qui vous a conduit à me demander cette relation; ses plus grandes consolations, il les a dès lors trouvées dans la prison publique où chaque matin il va régulièrement faire sa classe.

« Plusieurs de ces détenus, vous disait-il, sont des hommes de sang dont la conscience est chargée des plus grands crimes, et cependant ils ont pour moi la plus grande affection.

» Ils souffrent si parfois je me trouve dans l'impossibilité d'aller à la prison leur faire la classe. Ils désirent beaucoup m'entendre leur parler de religion, ils détestent le mal qu'ils ont fait, et tous en viennent à conclure que, s'ils ont été des voleurs ou des assassins, ce n'a été que parcequ'ils ne connaissaient pas toute la grandeur du mal qu'ils commettaient. Je suis certain, pour ma part, qu'ils ont raison.

» Lorsque quelqu'un d'entre eux est remis en liberté, il ne manque jamais de venir au collège me remercier du bien que lui ont fait mes enseignements; il bénit presque le temps passé dans la prison, parceque là, du moins, il a pu s'instruire de ces devoirs d'un bon chrétien et d'un bon citoyen qu'il n'aurait jamais pu apprendre ailleurs.

» S'ils se trouvent au contraire transférés en d'autres prisons, ils m'écrivent des lettres pleines de sentiments si délicats et si chrétiens, que j'en suis toujours profondément touché. Je vous le répète, assuré d'être compris par vous, parceque vous en avez fait vous-même l'expérience, mes plus grandes consolations me viennent toujours de la prison. »

Tout cela, cher Dom Bosco, est parfaitement exact. Je les ai vus moi-même, ces hommes, jusqu'alors intraitables; je les ai vus sur le point de retourner dans leurs familles, à l'expiration de leur peine, étreindre avec effusion et baiser avec

une affectueuse reconnaissance cette main qui s'était employée avec tant de patience et de charité à dégager peu à peu leur esprit des erreurs qui l'encombraient et l'embarrassaient en le troublant, tandisque, en même temps, aidée par la grâce divine, elle guérissait les plaies profondes et hideuses de leurs pauvres cœurs ulcérés contre une société, dont l'ignorance et l'envie les avaient rendus les ennemis et les fléaux. J'ai lu de ces lettres, écrites par les prisonniers, et, si je n'en avais eu la plus entière certitude, il m'aurait paru tout à fait impossible que ces lettres eussent été écrites de ces mêmes mains qui, armées d'un poignard, avaient déchiré le cœur de leurs malheureuses victimes. Je n'aurais jamais pu croire de pareilles lettres écrites sous la dictée d'un cœur déjà presque totalement gâté par le vice.

Ce sont là les prodiges que sait opérer notre sainte religion. Loué soit donc le Seigneur pour tous ces bienfaits.

Mais, le beau jardin où nous recueillons les fruits les plus abondants de notre saint ministère, c'est la nombreuse colonie étrangère qui fréquente notre église. Je ne pourrais vous dire au juste le chiffre des familles qui la composent; ce que puis vous affirmer c'est que toutes sont franchement chrétiennes.

Au milieu de ces braves gens on trouve une foi digne des premiers temps du christianisme, une religion que toute la malice des impies et toutes leurs moqueries ne peuvent en rien diminuer qu'elles ne font au contraire qu'accroître.

La pratique, il est vrai, je le dis à regret, fait en général défaut parmi les émigrés; mais, par exception, elle est en honneur chez ceux qui forment notre colonie de St.-Nicolas. Je suis très-heureux de pouvoir ici rendre un public témoignage à la fermeté de ces braves chrétiens, qui, même au milieu d'une dépravation presque universelle savent demeurer fermes dans leurs principes et saints dans leurs croyances, savent aimer le Seigneur et le servir en un pays où le plus grand nombre l'ignore ou le méprise, savent enfin considérer leur foi comme le plus cher trésor de leur cœur et le plus précieux patrimoine qu'ils puissent laisser à leurs enfants.

C'est là, bien cher Dom Bosco, que se trouvent nos meilleurs amis. Au milieu de ce troupeau choisi l'on parle souvent de vous et l'on prie beaucoup pour vous. Là se trouvent des cœurs qui vous aiment réellement, vous et notre pieuse Société Salésienne, des cœurs généreux sachant au besoin faire de grands sacrifices pécuniaires, et autres, lorsqu'il s'agit de venir en aide à quelqu'une de vos grandes et multiples entreprises.

Là se trouvent de vrais Coopérateurs salésiens. Ce sont eux qui nous aident, nous défendent au besoin, nous soutiennent en toutes nos œuvres. Ils accourent, assidus, aux exercices de piété donnés dans notre chapelle, à la messe, aux sermons, aux vêpres, à la bénédiction. Il fréquentent avec une dévotion admirable les sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie. Bref ils sont notre plus grande consolation, parceque leurs rapides progrès dans la perfection chrétienne nous montrent

combien le Seigneur daigne bénir nos fatigues et développer les germes de vertu que la parole divine, que nous leur avons distribuée, a répandu dans leurs cœurs.

Oh! combien je les ai aimés, combien je les aime encore, avec tous nos Salésiens de St.-Nicolas, ces chers Coopérateurs! Combien à leur tour ils nous ont aimés et nous aiment encore eux-mêmes!

Que le Seigneur les bénisse! Qu'ils me pardonnent eux-mêmes cette effusion de mon cœur, elle offenserait sans doute leur généreuse modestie, mais je ne pouvais parler d'eux en d'autres termes; ce que j'ai dit, je devais à la vérité de le constater hautement; c'est un devoir sacré que je viens d'accomplir.

Une autre colonie, voisine de St.-Nicolas, est la colonie Irlandaise; ils sont assez nombreux aux alentours de la ville. Déjà, dès les premiers jours de cette année, nous avons commencé à visiter cette colonie, nous avons confessé leurs malades, célébré la sainte Messe dans leurs *estancias* converties en chapelles, et solennisé de notre mieux le jour de leur glorieux patron Saint Patrice; il y a eu ce jour là, dans la chapelle improvisée, grand'Messe en musique et Panégyrique en anglais.

Ces relations, à peine naissantes, n'ont pu encore devenir bien intimes; mais j'ai les plus grands sujets de croire qu'elles se resserreront beaucoup plus dès que notre cher abbé Patrice O'Grady sera prêtre et pourra se consacrer, sinon exclusivement, au moins d'une manière particulière, au bien spirituel de ses compatriotes qui ont déjà pour lui la plus grande affection.

Nos confrères aident aussi le digne curé de St.-Nicolas, M.gr Pierre Ceccarelli, dans l'accomplissement du ministère paroissial; ils sont également les aumôniers des sœurs de la miséricorde.

Telles sont, cher Dom Bosco, les œuvres principales dont nous avons à nous occuper. Obtenez pour nous et pour elles la bénédiction de Dieu. Croyez toujours à notre dévouement affectueux et reconnaissant, et, comme tous mes autres confrères, tenez-moi toujours pour

Votre très-affectionné fils en J.-Christ

D. EVASIO RABAGLIATI.

Une visite à D. BOSCO et au premier centre de ses œuvres.

L'un de nos Coopérateurs nous communique la lettre suivante qu'il vient de recevoir de l'un de ses amis.

Mon cher ami,

Je vous dois quelques mots sur mon voyage. Je vous avais entendu si souvent parler de la grande œuvre de Dom Bosco que je voulais donner à mes yeux tout loisir de contempler et d'admirer ce que Dieu a fait par lui.

J'arrivais de nuit à Turin, mais j'avais été annoncé. Cicérone à la gare, collation à l'Oratoire,

propre et bonne cellule, soins attentifs, prévenances et politesse aussi chrétienne qu'exquise: rien de tout cela ne manque chez D. Bosco. N'eût été l'heure tardive, je n'aurais eu nul besoin d'avoir un guide, car, vous le savez, à Turin, tout étranger, demandant à n'importe qui son chemin pour se rendre à l'œuvre de Dom Bosco s'entend aussitôt donner les indications les plus précises: « Si vous allez chez Dom Bosco, lui dit-on, longez telle et telle rue. » Je n'en suis pas surpris, car cette œuvre est l'honneur de la ville de Turin, où Dom Bosco est très-populaire et, même en chemin de fer, j'ai déjà plusieurs fois entendu parler de lui.

L'Oratoire St. François de Sales m'a semblé un village, et certes il en est beaucoup de moins peuplé; près de 800 enfants! sans compter les chefs-ouvriers, les employés, les abbés et prêtres salésiens préposés à la direction de l'Oratoire et de la pieuse société: c'est une petite ville dans une grande. Dans ce vaste établissement règne un ordre parfait; l'horloge et la cloche y sont toujours ponctuellement obéis.

Ma première visite fut à l'église de l'Oratoire, église dédiée à Marie Auxiliatrice. Ce monument spacieux imite St. Pierre de Rome, jusque dans sa belle coupole. Il est parfait comme architecture, bien orné et embelli surtout par un tableau de maître, le grand et magnifique tableau de Marie Auxiliatrice. Ce n'est pas trop de nommer cette église le Fourvières de Turin, tant elle est visitée chaque jour par les bons chrétiens et même aussi par les curieux. J'ai su que la grâce y avait parfois touché quelques uns de ces derniers qui, venus en simples touristes, s'en étaient retournés bien et dûment convertis.

Je fus assez heureux pour voir Dom Bosco. Ce saint prêtre est toujours d'une délicate affabilité; d'une bonté qui fait rêver à celle du divin Maître. Entr'autres choses, je lui parlais de ses souffrances, de sa récente maladie et des prières victorieuses faites pour sa conservation: « Oui, me dit-il, mes enfants sont encore bien petits; ils ont encore besoin de moi, mais si Dieu me demande ma démission, Il se chargera de les faire grandir. » Ce bon père est contraint d'accepter les soins les plus attentifs, les plus minutieux: ainsi l'a voulu et expressément ordonné Sa Sainteté Léon XIII.

Dans le cours de la journée, je visitai les ateliers. La belle salle de l'imprimerie, avec ses grandes machines serait enviée par nos imprimeurs de France. Tout auprès de cette imprimerie modèle, je me suis volontairement et avec plaisir attardé à voir confectionner les caractères typographiques sortant, nets et parfaits, du laboratoire sous la main des enfants. Ces ateliers, joints à ceux de reliure et dorure, alimentent une riche librairie où s'étalent les plus beaux livres liturgiques, les ouvrages classiques et les publications italiennes et françaises les plus utiles. Les ateliers des tailleurs, des cordonniers, des menuisiers ont tout ce qu'on leur désire, mais je dois un compliment spécial aux forgerons et serruriers: ils exécutent d'importants travaux et possèdent les notions de la mécanique.

Je ne dis rien des nombreux étudiants ; ils sont, comme les artisans, rompus au travail, et leurs visages souriants reflètent cette douce gaieté, ce bonheur tranquille que donnent la sagesse et une solide piété. Il fait bon chaque soir, entendre un millier de voix prier et chanter ensemble au salut du T.-S. Sacrement : ce spectacle et ces accords rafraîchissent l'âme et remplissent le cœur.

Ce vaste établissement s'est encore trouvé trop étroit pour Dom Bosco ; son collège de Val Salice, sur la rive droite du Po, n'était pour son œuvre qu'une insuffisante succursale. Il a construit au cœur de Turin, une grande, magnifique et coquette église dédiée à St. Jean l'Évangéliste. Autour de cette église, un nouvel Oratoire va bientôt recevoir trois à quatre cents enfants. Je comprends maintenant qu'à Turin, le nom de D. Bosco soit sur toutes les lèvres !

Je serais peut-être reparti sans me soucier de faire une visite à l'Exposition, à cette exposition si contrecarrée par le choléra, si l'on ne m'avait dit (permettez moi cette expression) qu'il y avait du Dom Bosco jusque là. Je ne manquai donc pas de m'y rendre. — Comme dans toutes les expositions, beaucoup de place est donnée aux inventions et aux perfectionnements futiles et d'utilité secondaire. Toutefois, il y a du très-bon et du très-beau dans les galeries des voitures de chemin de fer et des machines. C'est dans une vaste salle de cette dernière galerie que s'étale et fonctionne sous vos yeux une synthèse industrielle complète, aussi curieuse qu'instructive, exposée par Dom Bosco. Vous avez là réunies sous vos yeux, vous touchez et embrassez d'un regard, toutes les branches d'industrie qui se rapportent au livre, depuis la fabrication du papier jusqu'à la librairie, en passant par la fonderie de caractères, l'imprimerie et la reliure, rien ne manque à cet ensemble et tout s'y succède dans l'ordre logique.

À droite en un vaste réservoir vous voyez la pâte destinée à être convertie en papier par une machine modèle, faite tout récemment d'après les derniers progrès de la science ; à votre gauche, se trouve la librairie, à laquelle vous pouvez commander un livre, à faire avec cette même pâte qui attend le moment de circuler dans la machine, pour s'y transformer en papier.

Faites une courte promenade ; suivez cette pâte tombant d'abord en une large cuve en briques où elle est tourmentée pour se mêler intimement à l'eau la plus limpide ; suivez-la, devenue liquide et blanchâtre, sur les divers tamis qui la séparent de l'eau ; puis soutenue par des toiles sans fin, voyez-la passer enfin sous les grands cylindres qu'elle comprime, la séchent et la changent en un papier souple et résistant, que l'on découpe sous vos yeux pour le livrer bientôt, feuille immaculée, aux jeunes imprimeurs. Ceux-ci ont déjà composé la planche d'impression avec des caractères faits, tout auprès d'eux, par leurs camarades de la fonderie typographique, ils soumettent la feuille à l'action de la presse et la passent au relieur, qui la plie, l'unit à ses sœurs par une solide couture, bref, en forme un livre couvert en maroquin et le passe au docteur ; celui-ci transmet

enfin au libraire un magnifique volume doré sur tranches et artistement orné des filets d'or les plus gracieux.

On imprimait alors une édition superbe de *Fabiola*, avec de nombreuses et très-fines gravures dont l'exécution ne laissait rien à désirer. J'étais émerveillé : ce charmant ensemble, cette ravissante synthèse du travail et la confection rapide et économique qu'elle permet d'obtenir, sans rien enlever à la perfection des produits, est sans nul doute ce que j'ai vu de plus intéressant et de plus utile à l'exposition de Turin, ce sera mon meilleur, peut-être même mon unique souvenir.

Dom Bosco a prouvé au monde que l'Église et le Sacerdoce ne sont pas les ennemis, mais au contraire les meilleurs amis de la saine civilisation et du vrai progrès.

Je résume mon voyage et mes impressions dans cette seule pensée que j'exprimais au début de cette lettre. J'ai vu ce que Dieu a fait par Dom Bosco : Dieu a donné ses bénédictions et sa grâce ; Dom Bosco, la coopération de son dévouement charitable et intelligent. Dom Bosco n'avait pour capital que sa pauvre mère, à laquelle il devait les ardeurs généreuses de son noble cœur, une vieille montre, don de la charité d'un ami, quelques centimes et son zèle.

Recevez, cher ami, avec l'assurance de ma vive gratitude pour votre bonne recommandation auprès de Dom Bosco, l'expression de mes sentiments les plus dévoués en J. C. Notre Seigneur.

Votre ami, qui s'honore d'être maintenant

(Bress. Ital., Déc. 1884) Un Coopérateur Salésien.

S. FRANÇOIS DE SALES ET LA DOUCEUR.

J'ai, comme vous tous, bons lecteurs, rencontré des hommes au caractère agréable et modéré, au cœur aussi généreux que vertueux.

Le souvenir de ces hommes me faisait redire cette parole proverbiale et bien judicieuse : « Voilà un homme, une personne sans fiel. » François de Sales fut pardessus tous l'homme sans fiel, puisque, nous dit la chronique, les médecins qui ouvrirent son corps trouvèrent à la place du fiel que distille le foie de petites pierres très-dures, preuves irréfragables de la forte et continuelle violence qu'il faisait à son tempérament bilieux et à son naturel enclin à la colère.

On peut dire que Dieu a fait S. François tout exprès, à dessein de donner au monde la plus agréable et ressemblante photographie de sa divine douceur. Pour obtenir cette copie et ce portrait, Dieu, ce me semble, aurait dû préparer à l'avance une âme et un cœur pacifiques, leur insinuer et infuser des dispositions, des aptitudes, des inclinations à la plus bénigne mansuétude. Non : La greffe de sa douceur, il l'ente sur un sujet dont la sève naturelle est radicalement opposée à cette vertu. Aussi en lisant et relisant la vie de l'Évêque de Genève on ne peut que dire : en lui la douceur fut un *hérosisme* et un *triomphe*.

Le brillant de l'imagination, la vivacité de l'esprit, l'enjouement de l'humeur, l'ardeur pour le travail, le courage dans les difficultés, annonçaient en lui une âme pleine de chaleur, des passions fortes et dominantes, un sang bouillant, une tendance innée aux décisions rapides et aux actes prompts. Mais François s'est étudié et se connaît parfaitement : dès l'âge du premier discernement il fait contre lui-même ses premières armes et s'applique à se vaincre. Il se prescrit à lui-même une grande simplicité et s'impose à l'égard des autres une inaltérable égalité d'âme.

Avant tout, il soumet à l'œil de Dieu ses pensées et ses actions, n'affecte ni de les exposer ni de les soustraire aux yeux des hommes. Rêglé dans ses exercices de piété, assidu aux pieds des autels, jamais il n'y paraît dans un certain désordre et empressement qui pourrait mal édifier, jamais aussi il n'y porte aucun de ces airs de mystère qui semblent solliciter l'admiration — Ennemi des joies mondaines, il sait ne se point refuser aux honnêtes divertissements permis à son âge ou à sa condition, et là point de maintien farouche ni de manières gênées — Il est le premier de ses condisciples, puis le premier de ses contemporains dans l'étude et l'acquisition des sciences humaines, mais il ne cherche ni à étaler ses connaissances, ni non plus à les enfouir : il s'en sert et les cultive comme devant en rendre compte. Ses maîtres dont il est l'idole, ses égaux dont il fait les délices, voient dans toute sa conduite quelque chose de si régulier et de si simple, de si exact et de si naturel qu'il leur semble que la vertu ne lui coûte rien et ce n'est qu'en voulant l'imiter qu'ils sentent la difficulté de l'atteindre. — Dans les mille soins et circonstances de sa vie, même soin dans les grandes et petites choses ; il travaille sans affectation ; il ne paraît ni flatté ni offensé des louanges ; propose ses idées sans entêtement et les laisse combattre sans jalousie ; juge de sa réputation comme de la santé qui ne demande ni trop de soin ni trop de négligence — Il est attentif à se mortifier, mais l'extérieur en lui n'a rien d'austère, il préfère aux macérations violentes les souffrances secrètes, plus importunes parce qu'elles sont de tous les instants. — Incessamment il est industrieux à se faire tout à tous et à rester semblable à lui-même, en public et dans son particulier : même circonspection dans son maintien, dans ses paroles même modestie, même retenue dans ses actions, même exactitude, même gravité ; dans le danger même calme, même sérénité dans les maladies les plus aiguës. Voilà sa conduite ! Oserait-on soupçonner l'artifice, le déguisement ? Non. Les hommes attentifs à se masquer, à jouer un rôle, trahissent bien vite leur naturel, déchirent le voile de la contrefaçon et de la contrainte. François de Sales a vécu 55 ans ; il me semble que cette vie passée sans déviation, sans reproche lui mérite le titre de modèle, d'apôtre et de héros de la douceur.

Il a dû surtout lui en coûter de montrer une grande égalité de caractère et de charité dans ses rapports avec le monde — Sa vocation souffre d'indicibles assauts, mais il connaît toute l'étendue du respect et de l'amour filial et sait obtenir des

siens leur consentement et leur adoucir l'amertume du sacrifice — François eut des amis et il les aima : leurs joies furent ses joies, leurs peines ses peines : attentif à les obliger durant leur vie il les pleura après leur mort. — Il eut des ennemis, surtout parmi les hérétiques, il rencontra des bras armés, du poison violent au fond de sa coupe : il pardonna, assista et chérit les coupables. — Il eut des inférieurs ; mais sut toujours leur commander sans hauteur et sans dureté, il leur fit aimer la subordination et même la correction par la suavité de ses paternels conseils. — S'il paraît à la cour des grands, le zèle seul l'y conduit et les honneurs l'y rendent plus humble. — Il lui fallut une douceur toute surnaturelle pour n'avoir en toutes ces occasions rien à se reprocher devant Dieu, devant les hommes et devant sa conscience. Cette douceur fit son triomphe. Le talent de François de Sales fut de gagner les cœurs au profit de l'Eglise : la douceur aida son zèle et lui applanit tous les obstacles. En face de lui se dressaient l'hérésie, le libertinage, le relâchement. Bien d'autres avant lui avaient compris ces trois fléaux du 16 et 17 siècle : ils avaient pour réussir toutes les lumières, toutes les capacités, toute l'ardeur nécessaires, mais le triomphe était réservé à la douceur de ce grand Evêque. Avec ce charme victorieux, il ne trouva plus dans les cœurs aucune résistance : l'hérétique est soumis, le libertin confondu, le tiède réchauffé, ranimé. Il suffit de lire cette vie si bien remplie pour s'en convaincre.

Ce triomphe continue, il s'élargit, en notre siècle surtout. Des œuvres aussi grandes que nombreuses s'abritent sous le nom et la tutelaire égide de S. François de Sales. Il serait superflu de parler des Filles de la Visitation. Sainteté et dévouement : ces mots disent la vie des filles de S. Jeanne de Chantal. — L'œuvre de S. François de Sales, que Pie IX appelait la propagation de la foi à l'intérieur, a demandé à S. François de la faire participante de son zèle et de son influence pour la conversion des protestants. Cette association se souviendra long temps de M^{eur} de Ségur, doux, humble, dévoué comme S. François. — A Annecy une association vouée aux missions en France et en Asie fait revivre son fructueux apostolat. — Vous savez pourquoi Dom Bosco l'a pris pour tuteur de sa Congrégation. Il veut et désire que tous ceux qui touchent à son œuvre par l'action ou la charité soient doux comme S. François de Sales, parce qu'il sait, comme ce grand protecteur, que la conversion et la possession de la terre appartient à la douceur.

Un Coopérateur Salésien, L'abbé R. P.

LA PATAGONIE

et les terres Australes du continent Américain.

AVANT-PROPOS.

Nous aviserons nos coopérateurs du jour qui sera fixé pour le départ. — Nous croyons, en attendant, leur être agréables en publiant dans ce bulletin une série d'articles, destinée à leur

faire mieux connaître ces régions, si généralement ignorées des savants eux-mêmes, jusqu'à ces dernières années. La description des profondes misères spirituelles et temporelles, au sein desquelles gémissent encore ces peuples, toucheront, nous en sommes sûrs, les cœurs généreux de nos amis. Par leurs prières, leurs aumônes et leurs secours de tout genre, ils nous aideront à abrégier pour ces populations malheureuses les jours de leur infortune.

Dans ce but d'humanité et de charité, des voyages ont été successivement entrepris, des études spéciales et importantes ont été faites sur ces terres Australes, pour en bien déterminer la position physique et la géographie, en décrire les montagnes, les fleuves, les plantes, les animaux, le climat, pour connaître aussi la nature des habitants, leurs inclinations, leurs coutumes, leur religion.

Dans les récits des explorateurs et dans les lettres de nos missionnaires nous avons choisi seulement les faits que l'on peut donner comme avérés avec une certitude morale. — Nous nous sommes attachés à conserver dans cette exposition toute la précision qu'il nous a été possible de donner à l'expression.

Nous intitulerons ces recherches: « La Patagonie et les terres Australes du continent Américain. » Nous les diviserons en quatre parties: la première comprendra les notions géographiques, naturelles et physiques; la seconde présentera l'histoire de la découverte de ces contrées et des tentatives faites pour les mieux connaître et les civiliser; la troisième traitera des habitants, de leur caractère, de leurs coutumes civiles et domestiques; enfin la quatrième exposera leurs idées religieuses, leur état présent et les efforts des missionnaires pour les convertir.

Des données entièrement précises et de tout point satisfaisantes n'ont pu être encore recueillies parceque nul n'a encore pu parvenir jusqu'aux derniers confins de ces terres inhospitalières. Nous avons cependant fait tous nos efforts pour réunir ici tout ce qui nous a paru devoir intéresser nos lecteurs.

Outre les relations envoyées directement par nos missionnaires, nous nous sommes aidés plus spécialement des ouvrages suivants:

1° VICENTE QUESADA — *La Patagonia y las tierras australes del Continente Americano*, ouvrage compilé sur des documents publics et imprimé à Buenos-Ayres en 1875.

2° ALCIDE D'ORBIGNI — En deux ouvrages distincts: « Voyage dans l'Amérique Méridionale » et « *L'Homme Américain*. »

Cet habile naturaliste a parcouru pendant huit années consécutives l'hémisphère austral du nouveau monde; il a fait un séjour de huit mois dans la Patagonie. C'est un auteur consciencieux, exempt d'exagération.

3° LA CROIX — « *La Patagonie, les terres de Feu et les îles Maluines*. » L'auteur est considéré comme l'un des géographes les plus instruits de la première moitié de notre siècle.

4° GUINNARD — « *Trois ans d'esclavage en Patagonie*. » — L'auteur lui-même a été, pendant trois ans de suite, retenu comme esclave dans le centre de la Patagonie. Dans le cours de cette longue période, vendu successivement à divers maîtres de différentes tribus, il a pu observer à loisir les mœurs et coutumes d'une grande partie de ces contrées.

5° GIULIO FERRARIO — *I costumi antico-moderni*. « Mœurs anciennes et mœurs modernes. » — *L'Amérique*, troisième volume. Les passages relatifs à la Patagonie.

6° DALY — Traduit, corrigé et annoté par Mr le Comte CIBRARIO: « *Usi e costumi sociali, civili e politici di tutti i popoli del mondo*. » Mœurs et coutumes sociales, civiles et politiques de tous les peuples du monde. »

7° Un anonyme: « Galerie universelle de tous les peuples du monde. »

8° Le Tour du monde — Journal de géographie et des voyages. Ça et là, plus spécialement dans les relations intitulées: « *Voyage de Pie IX au Chili*. » Et « *Observations et détails sur les terres qui avoisinent le détroit de Magellan*. »

9° Pour la géographie de ces contrées nous avons aussi consulté avec le plus grand soin MARMOCCI, BALBI et MALTE-BRUN.

10° Enfin différentes relations de missionnaires insérés dans les *Lettres édifiantes* et dans le *Musée des Missions catholiques*, « Museo delle Missioni cattoliche. » Recueil paraissant à Turin.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARIO.

Sampierdarena 1884 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.

LE PLUS BEAU
DE
TOUS LES LIVRES
OU LE
CRUCIFIX

—
Prix, 60 centimes
—